



M^{GR} FREPPEL (1827-1891)

« Je ne me connais au cœur que deux passions, disait un jour Mgr Freppel, l'amour de l'Église et l'amour de la France. » Ces deux amours sont toute sa vie.

I. ENFANCE ET JEUNESSE

Charles-Émile Freppel naquit le 1^{er} juin 1827, à Obernai (Bas-Rhin). Son père était greffier de la justice de paix. Un autre fils, François-Xavier-Jules était de trois ans plus

agé. C'étaient, entre les deux frères, des pugilats continuels. L'aîné, parfois, en sortait tout meurtri. Vif, turbulent, quelque peu emporté même, le jeune Émile présageait un soldat; on croyait à la vocation sacerdotale du doux et timide François-Xavier. Le contraire arriva. L'aîné entra à Saint-Cyr et mourut lieutenant; le cadet fut évêque.

Confié aux Sœurs de la Providence, Émile Freppel fit valoir, dès la salle d'asile, ses

belliqueuses dispositions. Pour jeux, il voulait des exercices militaires, pour jouets des armes. La vue d'un uniforme l'émotionnait. Son père, las d'être importuné, dut le conduire aux exercices de la garde nationale.

Un jour, l'enfant jouait près d'une ruche. Une abeille le pique au visage. Il souffre, mais n'en a cure. L'attaque est injuste, il châtierait l'agresseur. Il s'arme de pierres et les lance sur la ruche. Déconcertées par cette pluie de projectiles, les abeilles, heureusement, n'assaillent qu'en petit nombre leur intrépide adversaire. Les piqures furent peu dangereuses. Freppel est déjà là tout entier. L'homme a continué l'enfant. L'injustice, la violence, la grossièreté même de l'attaque le trouveront fort. Il restera sur la brèche, impassible sous les coups, frappant lui aussi, d'estoc et de taille, dénonçant toutes les erreurs, stigmatisant tous les abus.

En 1836, il entre au collège d'Obernai. Les « nouveaux » généralement sont exposés à de légères avanies. Il leur faut subir le baptême du feu. Émile Freppel accepta bravement ces brimades écolières. Il savait, il sut toujours se défendre. Un camarade, de beaucoup son aîné, l'avait provoqué. D'un bond, il lui saute au visage et le soufflette. Le grand ne lui garda pas rancune; ils devinrent deux amis. Une tête de fer et un cœur d'or, tel était sur lui le jugement universel.

C'est au collège d'Obernai qu'il fit sa Première Communion. Les soins et l'exemple d'une sainte mère l'avaient préparé à ce grand acte. Une de ses résolutions fut le combat contre le respect humain. Jusqu'au sein des maisons religieuses cette peste morale fait des victimes. Freppel brava l'ennemi et fut le plus fort. Il sembla même exagérer les pratiques extérieures de piété, portant ostensiblement le scapulaire de la Sainte Vierge et affectant une scrupuleuse régularité. Dès lors, on prévoyait le sacerdoce. Un visiteur lui demanda : il sera prêtre ou soldat : « Je veux être évêque », déclara-t-il crânement. De très bonne heure, l'idée du sacerdoce ne le quitta plus.

Ses études furent brillantes. Il avait la passion de tout savoir. Son assiduité au travail fut constante. La bibliothèque du collège fut vite dévorée. A une intelligence médiocre, cette fièvre d'étude, ce labeur sans relâche, cette persévérante lecture, eussent été nourriture indigeste. Sa prodigieuse mémoire classait tout parfaitement. Études historiques ou littéraires, sciences naturelles ou mathématiques, tout était à sa place. Sa science fut pour ainsi dire universelle, et c'est là peut-être le caractère le plus original de cette physionomie. Il y a eu des orateurs plus éloquents, des mathématiciens plus distingués, des théologiens plus profonds, des écrivains plus diserts; rarement on a rencontré chez un homme cette connaissance de tout, qui rendait l'évêque d'Angers si redoutable en discussion. Il n'a pas émis d'idées neuves, n'a pas soulevé de théories originales, son génie consista plutôt dans une étonnante faculté d'assimilation.

Du collège d'Obernai, on le conduisit au lycée de Strasbourg. Il refuse d'y entrer. Devant ces murs à l'aspect de caserne, en présence de ce proviseur, « aux allures de pédant et aux airs de férule », l'enfant s'est ému. Il pense à ses anciens camarades réunis, eux, au Petit Séminaire, et avec cette résolution qu'il mettra en toutes choses, il déclare à M. Freppel qu'il ne veut pas entrer et qu'il n'entrera pas au lycée : qu'il veut aller et qu'il ira au Petit Séminaire. Prières, objurgations, menaces, rien n'y fit; il fallut céder. Ce petit fait, qui peut sembler insignifiant, n'est-il pas le premier symptôme de l'aversion profonde qu'aura toujours pour l'éducation bâtarde de l'Université celui qui, plus tard, devait si brillamment et, hélas ! si infructueusement défendre au Palais-Bourbon les droits et la nécessité de l'enseignement chrétien ?

Émile Freppel fut au Petit Séminaire de Strasbourg ce qu'il avait été au collège d'Obernai, un écolier laborieux, aimé de tous. Il remporta de nombreuses couronnes scolaires et termina ses études à dix-sept ans par une brillante conquête du diplôme

de bachelier ès lettres. Ce titre était alors moins fréquent qu'aujourd'hui. A tort ou à raison, les établissements libres n'envoyaient qu'en tremblant leurs élèves devant des examinateurs notoirement hostiles. Aussi, convaincu que son succès était une grâce de la Sainte Vierge, le jeune séminariste résolut un pèlerinage en Suisse, à Notre-Dame des Ermites. Il part à pied avec deux camarades et accomplit dévotement son vœu.

Le retour fut mouvementé. Nos voyageurs connaissaient mal l'économie. A Mulhouse, il leur reste deux sous en caisse. Ils en achètent du pain qu'ils se partagent fraternellement et invoquent la Providence. Elle vint à leur secours dans la personne d'un prêtre, ancien vicaire d'Obernai, qui hébergea les prodiges et leur fournit les moyens de rentrer au logis. Peut-être fut-ce à Einsiedlen que se décida la vocation sacerdotale du futur évêque d'Angers. Quoi qu'il en soit, la rentrée suivante le trouvait au Grand Séminaire de Strasbourg. C'était en 1844.

« L'abbé Freppel, dit le P. Cornut, se jeta dans sa nouvelle vie avec cette impétuosité tenace qui était le fond de sa nature. Dès les premiers jours, il s'était tracé un plan d'études qu'il suivit avec une constance bien rare. Ses condisciples rendent unanimement témoignage à son activité studieuse; mais il faut avoir eu ses manuscrits entre les mains pour s'en faire une idée. Théologie dogmatique et morale, histoire ecclésiastique, droit canon, éloquence sacrée, catéchétique, liturgie, archéologie, hébreu, Écriture Sainte, tout fut mené de front, grâce à une facilité de travail prodigieuse et à une infatigable santé..... Saint Thomas devint son livre favori.

Pour l'Écriture Sainte, il s'attacha plus particulièrement aux Épîtres de saint Paul. Comme il était méthodique en tout, il se fit confectionner de grands cahiers qu'il partageait en trois parties. La première contient le texte, les variantes, les notes philologiques et grammaticales; la seconde, la suite des idées et les discussions d'inter-

prétation; enfin, la troisième est réservée à des remarques particulières et à des réflexions personnelles. C'est un commentaire substantiel qui devait lui servir plus tard de fondement pour des études plus complètes. Cette masse de cahiers remplis d'une écriture fine, compacte et très lisible, suppose une quantité considérable de lectures et de travail.

Ces recueils devinrent bientôt célèbres au Grand Séminaire, car l'auteur les communiquait fraternellement et ses condisciples les consultaient volontiers. On était persuadé, dès lors, « que ce que Freppel faisait était bien fait ».

Sa complaisance était inépuisable. Quand ses confrères avaient quelque embarras pour l'intelligence d'une thèse théologique, quelque doute sur la valeur d'une preuve ou d'un texte, ils recouraient à lui. Tous étaient également bien reçus, comme s'il n'avait été là que pour élucider les questions et lever les difficultés. Pourtant, jamais homme ne fut plus ménager de son temps. En récréation, en promenade, partout il trouvait des occasions de s'instruire. Un jour était consacré à la botanique, un autre à l'histoire. Les questions étaient préparées d'avance par lui ou par d'autres. Avant de les discuter, on récitait ensemble le petit office de la Sainte Vierge.

Ses études cléricales terminées, n'ayant pas encore atteint l'âge de la prêtrise, il fut chargé du cours d'histoire au Petit Séminaire de Saint-Louis, à Strasbourg. Ce jeune sous-diacre de vingt-deux ans était déjà préparé à cette grande tâche de l'enseignement. L'histoire pour lui n'est pas une compilation de faits. C'est un enchaînement lumineux qui montre l'action divine dans les agissements des peuples. Il l'étudie en philosophe et en théologien. Ses leçons sont demeurées célèbres. De ce moment, on pouvait présager le futur professeur de Sorbonne.

L'abbé Freppel fut ordonné prêtre, le 23 novembre 1849, par Mgr Roess. Quelle haute idée il se faisait du sacerdoce ! nous en avons le témoignage dans un document

précieux où, avec un de ses amis les plus chers, il a consigné les désirs et les aspirations de son âme. L'abbé Freppel et l'abbé Wetzell stipulent les conventions de l'affection sainte qui doit les unir pour le profit spirituel de chacun d'eux. Tout y est prévu, discuté et réglé sans ménagement. C'est un beau programme d'amitié chrétienne et de vertu sacerdotale.

II. LE SACERDOCE

Le nouveau prêtre allait donner immédiatement les fruits de ses laborieuses études. Le monde où l'on travaille et où l'on pense se passionnait alors pour les luttes philosophiques de l'abbé Maret et M. Bonnetty sur le traditionalisme. L'abbé Freppel intervint et, dans deux dissertations qui furent remarquées, prit fait et cause pour M. Maret. Le supérieur de l'École des Carmes, institution fondée par Mgr Affre, dans le but de préparer aux grades universitaires les professeurs de l'enseignement libre, appela l'ancien professeur d'histoire à Paris et lui confia la chaire de philosophie. Ses deux études contre le traditionalisme avaient révélé sa valeur.

Il n'enseigna qu'une année. Mgr Rœss l'avait rappelé et nommé directeur du collège Saint-Arbogaste. La maison devenait florissante quand, pour des raisons administratives, l'évêque jugea à propos de la céder aux Pères de la Compagnie de Jésus. Le jeune supérieur en fut froissé, il protesta assez vivement et fut envoyé comme vicaire à Saar-Union, puis à Mutzig. Du reste, il n'occupa aucun de ces deux postes, il demanda et obtint de retourner à Paris.

Mgr Rœss l'avait chaudement recommandé à l'abbé Bautain, vicaire général du cardinal Morlot. Sur les conseils du P. Lacordaire, il concourut pour une place de chapelain de Sainte-Geneviève. Le 10 octobre 1852, il passe son examen et est reçu troisième. MM. Alix et Bayle obtiennent les premiers rangs; il y avait six candidats.

La mission de l'abbé Freppel fut surtout de prêcher à la jeunesse des écoles. Sa

parole claire, élégante, ses démonstrations appuyées sur l'histoire et d'une impeccable logique, attiraient les étudiants. Un incident avait contribué à cette vogue. On avait, à l'École polytechnique, donné un problème devant lequel échouaient les plus habiles. Quelques élèves en parlent à l'abbé Freppel qui, aussitôt, demande l'énoncé et se met en mesure de chercher le résultat. Les polytechniciens de sourire. Il est entendu, dans un certain monde, que le prêtre ne sait rien et ne doit rien savoir en dehors de la théologie. Sans partager complètement cette idée, nos jeunes gens hésitaient à croire « qu'un curé » pût lutter sur le terrain des chiffres avec un polytechnicien. Leur erreur fut vite dissipée. Quelques minutes après, l'abbé Freppel leur donnait une solution parfaitement exacte du difficile problème.

L'anecdote fit du bruit, elle augmenta la considération pour un orateur qui savait si bien réunir les sciences divines et humaines. Sa réputation d'éloquence, il la méritait. Sans être l'égal des grands maîtres du discours chrétien, il occupe une place distinguée parmi les conférenciers de la chaire contemporaine. Sa prodigieuse culture lui permettait de larges développements. « On conçoit, dit Mgr Gonindard dans l'Oraison funèbre de l'évêque d'Angers, que doué d'une impeccable mémoire, entraîné par le désir avide de tout apprendre, entretenu par un labeur opiniâtre qui s'acharnait à tout élucider, il ait constitué dans son esprit un trésor inépuisable de connaissances judicieusement coordonnées et disponibles à son gré. Ce riche substratum alimentait toujours sa parole; aussi, jamais rien de vide ni de creux ne se remarqua dans son discours. D'un fait particulier, il remontait majestueusement aux idées générales, et, de ces hauteurs, dominant son sujet, il conduisait en maître sa pensée, en la tenant à l'abri des banalités sonores et des amplifications parasites. Il voyait juste et loin. Ajoutons que, très indépendant de caractère, il ne fut jamais, pas plus dans sa parole que dans sa conduite, à la remorque de per-

sonne. » Les principales chaires de Paris l'entendirent : la Madeleine, Saint-Roch, Sainte-Clotilde, Saint-Louis d'Antin, Notre-Dame de Lorette, Saint-Germain l'Auxerrois. En 1862, il prêcha aux Tuileries. De cette station, est resté un volume qui, dans l'œuvre de Mgr Freppel, porte le titre de *Vie chrétienne*. Les panégyriques, les discours dogmatiques ou moraux, les allocutions de circonstance, il prodigua tout, bien servi qu'il était, à la fois par sa facilité de travail et par une robuste constitution. L'œuvre oratoire de cette première phase de la vie de Mgr Freppel est résumée dans les vingt-sept discours ou panégyriques publiés en 1869 et récemment réédités.

Les conférences sur la divinité de Jésus-Christ, où il y a trop d'imitation de Lacordaire, vinrent juste à point prémunir les esprits contre les séductions de langage du trop fameux livre de Renan : *La Vie de Jésus*. L'abbé Freppel opposait une étude sérieuse, documentée, logique, au roman de l'apostat. Il ne se contenta pas de cette première réfutation, il prit l'ennemi corps à corps. Très versé dans les études d'Allemagne, au courant de la nouvelle exégèse, il démasqua sans pitié et sans réfutation possible la fausse science, les contradictions, les plagiats de Renan. Son examen critique de la *Vie de Jésus* eut 25 éditions et fut traduit en la plupart des langues de l'Europe. Vainement l'adversaire se dérobait, accumulant avec une souplesse de vipère les formules dubitatives et les témoignages d'un faux respect; il ne répondait pas, il ne pouvait répondre à cette dialectique puissante qui discutait au nom de l'histoire et du bon sens. Renan sera désormais démasqué. Le public sérieux pourra voir en lui un artiste licencieux, il ne le regardera plus comme un estimable écrivain.

M. Havet et la *Revue des Deux Mondes* essayèrent une défense. De nouveau l'abbé Freppel entra en lice; de nouveau, il triompha. Ces prétendus historiens des origines chrétiennes trouvaient devant eux un ennemi qui les surpassait. Par sa parole, par

ses écrits, le chapelain de Sainte-Geneviève était devenu l'un des meilleurs champions de la cause catholique.

En revanche, il remplissait fort mal ses fonctions d'économe. Ses confrères ne s'en plaignaient nullement; le personnel, ayant larges pourboires, ne tarissait pas d'éloges; la cuisinière bénissait un maître qui lui laissait toute liberté. Mais le quart d'heure de Rabelais vint à sonner; la caisse était en déficit. Le prodigue économe dut équilibrer le budget avec ses propres deniers.

Sur les conseils de Mgr Maret, doyen de la Sorbonne, l'abbé Freppel prépara ses grades théologiques. Le 14 mars 1853, il était reçu bachelier, et, un an plus tard, docteur. En 1855, il était nommé professeur suppléant d'éloquence sacrée à la Sorbonne. Le 10 décembre, il prononçait son discours d'ouverture : L'histoire de l'éloquence sacrée depuis Jésus-Christ et les Apôtres jusqu'à Bossuet. Le début fut d'un maître. De chaleureux applaudissements saluèrent à maintes reprises ce magnifique exposé de l'éloquence chrétienne. Douze années durant, le succès répondit aux prémices.

Son dessein était d'étudier les Pères de l'Église. Il voulut auparavant faire connaître l'éloquence sacrée au XVII^e siècle, Bossuet et ses prédécesseurs. La grande figure de l'évêque de Meaux l'attirait. Il le suit pas à pas dans son incomparable carrière d'éloquence, des sermons de Metz aux Oraisons funèbres. Ce commerce assidu avec le plus grand des orateurs chrétiens ne contribua pas peu à lui donner ce style clair, noble, classique, portant sans effort toutes les idées, ne quittant jamais la sévère allure du raisonnement pour l'allure impétueuse de la passion. Il a moins de brillant, de coloris que d'autres grands maîtres : il compense ce défaut par l'ampleur de ses exposés, l'abondance de sa doctrine et la vigueur de ses déductions.

Le 3 février 1858, l'abbé Freppel était nommé professeur titulaire. Aussitôt, il se mit en mesure de réaliser le plan tracé au début de ses leçons. Exposer les luttes in-

tellectuelles des premiers siècles de l'ère chrétienne, raconter les origines du christianisme dans ce qu'elles ont de plus intéressant et de plus obscur; faire revivre en de savantes études les immortels modèles de l'éloquence chrétienne; dessiner les belles physionomies des anciens apologistes et des premiers Pères; résumer, sous une forme attrayante, avec toute l'exactitude théologique, les enseignements de l'antiquité, appliquer les déductions aux temps actuels; tel est le but poursuivi et réalisé dans onze volumes, beaux de style, riches de science, monument de doctrine et d'érudition.

Il procède peu par citations, discussions et polémiques. Quand se présente une question importante, il l'expose comme la comprenait l'auteur qu'il analyse, en suit les transformations successives et montre ce qu'elle est devenue dans les agitations contemporaines. Le passé est gros de l'avenir, a dit un philosophe. Les idées que nous croyons neuves ont eu, bien des siècles avant nous, des ancêtres que nous ignorons. Les principes de la raison et de la foi dominant le sujet, fournissent des solutions nettes et précises qui satisfont l'intelligence et lui donnent la joie de la vérité.

On a dit et avec raison que les œuvres de Mgr Freppel constituaient un arsenal complet pour la défense catholique. Cet éloge est surtout applicable aux conférences de Sorbonne. Telle discussion du député, qui soulevait les applaudissements de la Chambre, était une reproduction d'un cours du professeur. La spirituelle critique de la subvention votée tous les ans aux danseuses de l'Opéra est extraite presque tout entière d'une page sur le *Traité des spectacles* de Tertullien.

Le monde lettré s'intéressait à ses savantes études. Le P. Félix, le P. Lacordaire, Mgr Dupanloup félicitaient le jeune orateur. Duruy lui adressait le témoignage de son admiration à la lecture des leçons sur Origène; Caro, l'élégant philosophe spiritualiste, jugeait d'une haute valeur les travaux de son collègue; Désiré Nisard

disait à tous le plaisir que lui causait la lecture d'ouvrages aussi bien faits que ceux de l'abbé Freppel.

Les honneurs accompagnaient le succès. Chanoine de Strasbourg, il devenait, en 1863, chanoine de Paris. Le 17 juillet 1867, il était créé doyen des chapelains de Sainte-Geneviève. Sa réputation avait pénétré jusqu'à Rome. Quand s'ouvrit le Concile du Vatican, il fut appelé comme consultant dans la Commission des Réguliers et dans la Commission des affaires diplomatico-ecclésiastiques. Tous ces titres en présageaient un plus grand. L'épiscopat attendait à Rome le savant professeur. Une première fois déjà, il avait été proposé. Le ministre Rouland avait mis opposition. Les idées ultramontaines du candidat ne lui agréaient point. Duverger, successeur de Rouland, fut plus libéral. Il proposa l'abbé Freppel pour le siège d'Angers, vacant par la mort de Mgr Angebault.

Nommé le 27 décembre 1869, il était préconisé le 21 mars 1870 et sacré le 18 avril dans l'église de Saint-Louis des Français par le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

III. L'ÉPISCOPAT

Le nouvel élu commençait son ministère dans des circonstances difficiles. La guerre allait encore les aggraver.

La grande question du Concile était la définition de l'infailibilité pontificale. Mgr Freppel en était partisan déclaré. Devenu juge de la foi, il soutint énergiquement cette conviction dans les assemblées conciliaires. Le 14 juin 1870, il prononçait un premier discours, très écouté et très remarqué.

Les opposants alléguaient, en faveur de leur opinion, la nouveauté de la doctrine. De plus, ajoutaient-ils, il serait dangereux de froisser la docilité des catholiques, de heurter le rationalisme des gouvernements en promulguant un dogme tyrannique et jusque-là inconnu. Dans un latin d'excellente marque, avec des arguments précis,

Mgr Freppel répondit à cette double objection. Parfaitement instruit de l'antiquité classique chrétienne; très au courant des tendances et des habitudes contemporaines, la réfutation lui fut facile.

Son argumentation *ad hominem* mérite d'être citée. Il compulsa les synodes provinciaux tenus en France durant les dernières années de l'Empire, et réunit ce qu'ils avaient décidé de favorable à l'infailibilité du pontife romain. Fort de ce dossier, il demanda aux opposants déconcertés la raison qui leur faisait aujourd'hui rejeter comme inopportun, sinon comme douteux, un dogme dont eux-mêmes avaient publiquement admis la légitimité. Puis, aidé en cela par le cardinal Pitra, son ami, et par quelques Bénédictins d'Allemagne et de France, il étudia les divers catéchismes en usage dans ces pays. Il constata ainsi, qu'aucun de ces manuels populaires ne niait l'infailibilité; qu'un très petit nombre la passait sous silence; que plusieurs l'acceptaient virtuellement et que la grande majorité l'enseignaient en termes exprès. Les craintes étaient donc sans motif. Elle ne saurait troubler les âmes chrétiennes, une définition qui se bornait, en définitive, à corroborer une croyance universellement admise. Ce discours fit impression; Pie IX félicita l'orateur.

Malgré ses succès, malgré l'affection du Pape et les sympathies de ses collègues, le séjour de Rome pesait au nouvel évêque. Son cœur était à Angers, près de sa famille diocésaine qu'il avait hâte de connaître et d'instruire. Sa réputation l'avait précédé. Prêtres et fidèles l'attendaient avec impatience. L'accueil fut tout d'enthousiasme et d'espérance.

Les effusions furent courtes. La guerre éclatait, multipliant nos revers. Mgr Freppel ressentit vivement l'amertume de l'invasion. Sa chère Alsace était la proie de l'ennemi. La perte de cette province lui fut une douleur dont il ne se consola jamais.

Apprenant les exigences de l'Allemagne, il écrivait à l'empereur Guillaume: « L'Alsace ne vous appartiendra jamais. Vous

pouvez chercher à la réduire sous le joug, vous ne la dompterez pas. » En 1887, il intervient auprès de Léon XIII pour faire accorder, dans l'intérêt de la paix, une rétrocession de l'Alsace-Lorraine à la France. Le 13 février 1888, il félicite M. Emilio Castelar, l'illustre orateur espagnol, de sa généreuse motion en faveur de la même idée.

Regrettant peut-être dans son âme ardente le temps lointain où les évêques eux-mêmes endossaient la cuirasse et coiffaient le casque de combat, il voulut dans la mesure de ses moyens contribuer à la défense de la patrie. Il créa des ambulances, établit des secours aux blessés, fonda des institutions pour le soulagement des soldats en campagne. Le 20 octobre, il invita les communautés religieuses à souscrire à l'emprunt départemental pour l'armement des gardes nationaux. Il fit plus. Le 4 novembre 1870, par une lettre au supérieur du Grand Séminaire, il exhorta les élèves ecclésiastiques, non encore engagés dans les Ordres sacrés, à s'enrôler dans l'armée active. Un député républicain devait avoir un jour l'audace de faire du patriotisme de l'évêque un argument en faveur du service militaire à imposer au clergé. C'était le 5 avril 1881. Mgr Freppel s'élance à la tribune et terrasse sous cette réplique victorieuse, le malencontreux argumentateur:

« Je m'étais souvenu que, dans l'histoire de l'Église, les situations extraordinaires ont toujours commandé des mesures exceptionnelles. Je m'étais souvenu qu'en temps de famine, on avait vu des évêques et des prêtres vendre les vases d'or et d'argent du sanctuaire pour donner du pain aux pauvres. Mais, Messieurs, est-ce une raison pour qu'en temps ordinaire l'Église ne conserve pas ses vases sacrés? Je m'étais souvenu que, dans des temps de détresse extrême, on avait vu des femmes, les Jeanne d'Arc, les Jeanne Hachette prendre les armes pour repousser l'envahisseur; mais, Messieurs, est-ce une raison pour qu'en temps ordinaire, vous appreniez l'exercice à vos filles et à vos femmes? » La Chambre

avait ri : elle fut désarmée. Quelques années plus tard, la passion sectaire devait triompher de l'esprit et du bon sens.

La paix signée, Mgr Freppel ne pensa plus qu'à son diocèse. Il eut bien vite discerné la vraie cause de nos désastres. Sous l'influence des doctrines mauvaises, les passions s'étaient excitées. La Révolution éclatait, multipliant les victimes. Fusiller quelques fédérés sur le chemin de Versailles, en conduire le plus grand nombre sous le climat dévorant des soleils tropicaux, était un acte de préservation sociale. Mais il fallait avant tout prendre le mal en sa racine, et mettre dans cette nation qui s'en allait du mal d'infini, la foi chrétienne seule capable d'inspirer l'amour de sa condition, de calmer les convoitises aiguës et de créer le vrai patriotisme.

Renouveler l'esprit chrétien dans son diocèse fut sa constante préoccupation : « Tout ce que nous avons pu amasser de lumière et d'expérience sur le chemin de la vie, disait-il à ses diocésains dans sa première lettre pastorale, nous devons l'appliquer à la recherche des moyens les plus propres à augmenter votre bonheur. Nos journées ne seront pleines qu'autant que le souci de votre avenir éternel en aura rempli tous les instants, et nos années ne compteront pour rien, si du premier jour jusqu'au dernier, votre progrès dans la sainteté morale ne restait l'objet constant de nos efforts. » Mandements, sermons, discours et Oraisons funèbres, il a tout prodigué pour le bien des âmes et la régénération chrétienne de la France.

Mgr Gonindard nous a exposé sa méthode de travail : « Monseigneur composait presque toujours en se promenant dans son cabinet de travail. Le repos semblait l'impatienter ; la marche était plus dans sa nature vive et nerveuse. Une fois son sujet élaboré et perçu, il le fixait de tête dans le moule d'une phrase qui lui arrivait toute faite avec netteté et précision. C'est alors qu'il prenait la plume. Le papier se couvrait rapidement et passait presque sans rature, aux mains de l'imprimeur. « Je ne com-

prends pas, disait-il, qu'on s'y prenne à deux fois pour élaborer une proposition ; c'est un signe qu'on n'a pas une idée nette. »

Quelquefois, il préparait ses discours par une discussion préalable. Un jour, à Tours, il devait parler en faveur de l'Université catholique d'Angers. Il avait une démonstration qui ne le satisfaisait point. Il mande alors un professeur de sciences, lui objecte difficultés sur difficultés, épuisant les prétextes que l'on peut alléguer contre sa thèse. Le professeur, piqué au jeu, répondit avec une animation qui lui fit craindre un instant d'avoir manqué au respect dû à son éminent interlocuteur. Au contraire, l'évêque était ravi ; son discours était fait, et bien fait.

Parler, écrire, c'est bien ; agir, c'est mieux. La formation de son clergé l'intéressa tout d'abord. Les cours du Séminaire et les examens des jeunes prêtres furent l'objet d'une sévère attention. Il fonda l'École des hautes études de Saint-Aubin, renouvela l'École ecclésiastique de Saumur, et partout donna aux choses existantes un nouvel et plus grand essor.

L'enseignement supérieur fut également l'objet de sa vive sollicitude. La loi de 1875 donnait la liberté. Elle était promulguée en juillet, et, le 15 décembre, l'évêque d'Angers inaugurait dans sa ville épiscopale une Université catholique. Il avait fait vite, et il avait fait grand. Mais l'œuvre est utile, elle porte des fruits, l'Ouest saura conserver et même agrandir ce legs d'un zèle ardent, dépensé au service de toutes les justes causes.

La formation spirituelle de son clergé ne l'intéressait pas moins que sa formation scientifique ou littéraire. Il désirait des prêtres savants, mais, avant tout, il voulait de saints prêtres. Les détails pratiques de l'administration ou de la vie quotidienne étaient l'objet constant d'avis particuliers ou d'allocutions spéciales. Il traçait minutieusement la ligne de conduite à suivre dans les rapports avec les autorités civiles quelles qu'elles fussent, depuis le maire jusqu'au ministre.

Sa devise était : *sponte favos, ægre spicula*, le miel de grand cœur, l'aiguillon à contre cœur. Sa nature ardente s'échappait parfois en brusqueries pénibles. Il s'ingéniait alors par mille procédés de délicatesse à faire oublier un moment de mauvaise humeur. Il souffrait d'avoir fait de la peine.

Dans cette nature plus forte que tendre, il y avait cependant des trésors d'exquise sensibilité. Mgr Freppel avait pour sa mère un culte que la mort ne fit qu'aviver. A ses retours de Paris, son premier soin, sa première visite était la tombe de M^{me} Freppel. Il y priait longtemps et toujours à genoux. Elle était morte le 14 août. Cette date était pour l'évêque un anniversaire sacré. Il quittait tout, ce jour-là, pour accourir au couvent de la Retraite offrir le Saint Sacrifice à l'intention de la chère défunte. Aujourd'hui, le fils a rejoint la mère. Le trépas ne les a point séparés. Leurs deux cœurs reposent ensemble, unis dans la mort comme ils le furent dans la vie.

La multiplicité de ses travaux ne l'empêchait pas de remplir ses fonctions épiscopales. Il lui en eût coûté de déléguer à un autre ses droits de pontife consécuteur. Cette légitime préoccupation hâta sa fin. Il revenait de Paris, exténué de fatigue. Par un suprême effort, devant une nouvelle invasion du pouvoir civil sur l'Église, il avait encore jeté au pays un cri d'alarme. Ses vicaires généraux le supplient de surseoir à l'ordination de Noël : « Non, répondit-il, j'irai à la cathédrale, dussé-je m'y traîner sur les genoux. » C'était le 19 décembre 1891 ; trois jours après, l'évêque d'Angers n'était plus.

De même pour le sacrement de Confirmation. Chaque année, il consacrait un mois à visiter son diocèse. Il refusait impitoyablement tout concours. Témoin de son dévouement, de ses sacrifices, son peuple l'adorait. Ses visites de confirmation étaient de véritables triomphes. A son arrivée, les cloches sonnaient, les chemins disparaissaient sous les fleurs, les coups de fusil retentissaient, la joie était partout.

Ces témoignages d'affection étaient la

récompense de l'intérêt qu'il portait à ses diocésains. Il s'occupait d'eux et de leurs intérêts. Il avait étudié avec soin l'histoire, les mœurs, les productions de chaque paroisse ; il en causait avec les paysans qu'il enchantait par sa bonhomie et ses anecdotes. Souvent, il se montrait mieux renseigné qu'eux sur les produits du sol, les accidents de terrain et les traditions locales. Son inépuisable mémoire retenait les noms et les usages des personnes, les paroles dites ou entendues. Il les répétait à son retour, et chacun en était touché. Le souvenir de ses visites était religieusement conservé. On le consignait aux archives communales et dans les registres paroissiaux.

« Quoiqu'il fut peu versé dans les choses agricoles, dit le P. Cornut, et qu'il n'ait jamais bien distingué l'orge du froment, l'évêque d'Angers mettait une certaine coquetterie à s'entretenir avec ses diocésains de leurs affaires rurales, entrant dans les détails techniques de l'amendement des terrains et de la culture intensive. S'il lui est arrivé de s'égarer dans ses conseils, on aimait tant à l'entendre qu'on l'admirait toujours sincèrement.

Ces procédés bonhomme lui conquièrent toutes les sympathies. On le vit bien au jour des funérailles. Près de 100 000 personnes, venues de tous les quartiers de la ville et de tous les points du diocèse, défilerent devant la chapelle ardente où reposait son corps. Beaucoup firent toucher à ses restes des objets pieux, emportés ensuite comme de saints souvenirs.

Il refusa tout autre titre que celui d'évêque d'Angers. En 1871, il faillit être élevé au siège de Paris. Lui-même, dans une lettre du 15 août 1871 à Mgr Roess, raconte par quels événements il fut éloigné d'un honneur que « la perspective d'une mort certaine et à courte échéance » lui eût rendu difficile à refuser.

En 1873, le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon lui offrit l'archevêché de Chambéry. Mgr Mermillod, dans une lettre touchante, le conjure d'accepter. Le clergé, les députés, le préfet de la Savoie multi-

plient leurs instances. Tout fut inutile. « Les liens qui m'attachent à mon diocèse, répondit Mgr Freppel, ont été formés dans les mauvais jours de la guerre, alors que je perdais, avec l'Alsace, ma patrie natale, et il semble que mes diocésains aient voulu me faire oublier cette perte par des témoignages d'affection auxquels je dois répondre par une fidélité inébranlable. »

Il refusa même un plus grand honneur. Le 25 novembre 1884 s'était discutée à la Chambre l'interpellation relative aux affaires du Tonkin. Mgr Freppel soutint le ministère. Il croyait l'expédition nécessaire; l'honneur du drapeau était en jeu. Dans une séance mouvementée, il se sépara nettement de ses collègues de la droite et approuva le gouvernement. Les insinuations allèrent leur train. On accusa le député d'être « vendu » à Jules Ferry. On murmurait de concessions réciproques, de difficultés diocésaines arrangées à la satisfaction de l'évêque. Cela était faux, absurde, indigne du passé et du caractère de Mgr Freppel. Ce qui est certain, c'est la présentation à Léon XIII de Mgr Freppel pour l'un des chapeaux vacants. Le Saint-Père eût été heureux de ce choix. L'évêque d'Angers s'opposa à cette combinaison. Il ne voulait pas que la pourpre romaine pût sembler la récompense d'une campagne toute désintéressée, où, dans l'impartialité de sa conscience, il avait cru devoir se séparer avec éclat de ses collègues politiques.

IV. LE DÉPUTÉ

« La parole est à M. le député Freppel, » dit Gambetta, président de la Chambre, la première fois que montait à la tribune l'évêque d'Angers, représentant la 3^e circonscription de Brest. La droite murmura, la gauche applaudit. « Monsieur le président, dit l'orateur, vient de me donner un titre qui m'honore et dont je me glorifie. » Par ce seul mot, il mettait de son côté, les rieurs, le bon sens et la politesse.

C'était son début au Parlement. Il remplaçait M. Louis de Kerjégu. Une première

fois déjà, c'était en 1871, il avait couru les chances du scrutin. Paris lui avait donné 84 000 suffrages. Cet échec ne l'avait pas détourné de la politique. Il y avait pris une place nettement caractérisée comme champion à la fois des droits de l'Église et des droits de la monarchie légitime. En 1873, il anathématisait Victor-Emmanuel, roi de Piémont et spoliateur de la papauté. Dans une lettre célèbre, il adjurait le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, d'ouvrir le chemin du trône au chef de la maison de France.

Proposé par M. Chavanon, rédacteur de *L'Océan*, sollicité par *L'Univers*, il accepta la candidature à Brest et fut élu par 8 703 voix contre 4 180, données à son concurrent, M. Glaizot. Son mandat législatif lui fut constamment renouvelé. Il devint même si populaire en Bretagne, qu'une ruse des radicaux, au temps du scrutin de liste, fut d'inscrire le nom de Mgr Freppel à la suite des leurs, mais en plus du nombre des éligibles, de manière à l'exclure, tout en bénéficiant de son patronage.

Il enthousiasmait ses électeurs. Un brave paysan auquel il avait serré la main disait en la montrant à ses amis : « En voilà une qui ne verra pas d'eau de quarante jours, bien sûr; il faut garder ces choses-là. » A chaque élection nouvelle, il voyait sa majorité s'accroître.

Son premier discours fut une interpellation à propos de l'expulsion illégale des Ordres religieux. Le ministre Constans essaya de répondre. Ses arguments à air patelin vinrent se briser contre l'irréfutable logique du nouvel orateur. Ses affirmations, broyées sous une argumentation juridique, apparurent ce qu'elles étaient : une vaine tentative de cacher sous un semblant de légalité une criante injustice et une atteinte à la liberté.

Vaineue sur le terrain de la justice et du bon sens, la majorité veut procéder par voie d'intimidation : « Messieurs, réplique le député, je suis Alsacien et je représente des Bretons, c'est vous dire que vous aurez à vaincre deux ténacités au lieu d'une; c'est peut-être beaucoup. » La tribune était con-

quise. Depuis ce jour, jusqu'au 17 décembre 1891, moins d'une semaine avant sa mort, Mgr Freppel a prononcé plus de 200 discours au Palais Bourbon. Le nombre est moins étonnant encore que la variété des sujets abordés, la sûreté de la doctrine, l'abondance des informations et la force des preuves. Il est peu de sujets venus en délibération durant ces onze années, sur lesquels il n'eût à émettre son avis motivé.

La critique l'attendait à cette épreuve. Maître en éloquence sacrée, il pouvait être inférieur en éloquence parlementaire. Les deux genres diffèrent complètement, moins encore par les interruptions que par l'objet même du discours, la composition, les sentiments ou les préjugés de l'auditoire. Mais, malgré les tâtonnements du début, malgré quelques discours à allure de sermon, malgré quelques mots d'estampille ecclésiastique, de bons juges ont démontré que l'évêque d'Angers était plus encore un orateur de tribune qu'un orateur de chaire. Son talent, assis sur une mémoire prodigieuse, sur une érudition colossale, est fait de clarté et d'entrain. Il manque peut-être de sensibilité et d'émotion, de cœur, mais non d'étendue et de variété ni de puissance dans le cercle sans cesse plus large où il se meut. Mgr Freppel est un dialecticien remarquable, toujours prêt à la riposte, toujours armé. Sa parole est plus prestigieuse à lire qu'à entendre. Sa diction manquait d'appâts et de solennité. Il se tenait penché sur la marche de la tribune, la tête baissée, la bouche fendue d'un bon rire épanoui, l'index tendu, pointé, tournant en vrille. Puis tout à coup, il se redressait; d'un geste rapide, il ramassait en quelque sorte sa soutane et l'assurait avec sa ceinture violette; il secouait d'une pichenette les grains de tabac tombés sur sa croix pastorale, fixait son rabat, enfonceait sa calotte et, les mains croisées derrière le dos, le regard fixé sur la Chambre, il plaidait.

Issu d'une famille de rabbins, Mgr Freppel en a la souplesse, la subtilité d'argumentation. Il est l'homme des sacs, des fiches, des dossiers. On l'a appelé, non sans

raison, le Me Lachaud de l'épiscopat. Il eût brillé au barreau; il n'aurait point parlé, il aurait mordu, déchiré à pleines dents, il se fût joué dans le dédale des codes. Il se serait peu soucié de la diction littéraire, n'eût pas fait de sa grammaire une pierre ponce à polir des plaidoyers. Son éloquence est toute d'action, ignorante des minauderies et des finesses.

Au Parlement, il a surtout plaidé trois causes : l'enseignement, le budget des cultes, les questions coloniales.

Il dénonça avec force l'hypocrisie de l'école neutre. La neutralité est un athéisme déguisé, et il le démontrait. Plus franc que ses collègues en radicalisme, M. Clemenceau reconnaissait la justesse de ce raisonnement : « La neutralité à l'égard de Dieu, c'est encore de l'athéisme. Dire : Je ne m'inquiète pas de Dieu, je ne m'occupe pas de Dieu, je fais comme si Dieu n'existait pas, c'est un aussi grand outrage envers la Divinité que d'en nier l'existence. » Tous les panégyristes patentés de l'œuvre scolaire viendront briser leur phraséologie contre cet argument de bon sens. On n'est pas plus neutre envers Dieu qu'envers sa famille et sa patrie.

Il défendit vaillamment la propriété ecclésiastique. Laisser dépouiller l'Église, c'est favoriser les théories révolutionnaires. De quel droit empêchera-t-on au peuple révolté l'expropriation du capital, si on lui en a donné l'exemple ? Le courageux avocat ne put éviter au clergé de nombreuses spoliations. Il avait du moins fait entendre la protestation de l'honnêteté.

Une de ses thèses favorites était la juste distinction entre le budget des cultes et le Concordat : « L'abrogation, après entente préalable entre les parties contractantes du pacte solennel conclu par le gouvernement français avec le Pape, ne dispenserait pas la France de payer cette dette rigoureuse; elle a son fondement, non pas dans une stipulation concordataire, dépendante de la volonté des parties, mais dans l'obligation de restituer au clergé les biens dont il avait été injustement dépouillé au profit de

la nation, ou de lui payer une indemnité convenable dont il veut bien se déclarer satisfait pour la tranquillité des nouveaux possesseurs. C'est pourquoi tous les gouvernements ont reconnu cette dette nationale, dette de justice, d'honneur et d'intérêt public. »

Il ne peut préserver le pays de la honte de la loi du divorce : « Espérons, ajoutait-il, que les mœurs, plus fortes que les lois, réagiront un jour contre ce mouvement sémitique et arrêteront cette marche dans une voie qui conduirait à la dissolution de la famille et à la décadence du pays. » Noble espérance, qui sera une réalité à l'heure où les lois ne contribueront plus à corrompre les mœurs.

Il se tailla dans les questions coloniales une sorte de domaine. Il était familiarisé avec les noms, l'histoire, les productions des îles les plus lointaines. Il en parlait avec compétence, mais sans préjugé ni parti pris. Le fameux discours sur le Tonkin surprit la Chambre entière. La droite surtout fut stupéfiée. Dans une réunion préparatoire, tenue la veille, Mgr Freppel avait tenu un langage tout différent. On lui en fit de respectueux reproches, en lui faisant remarquer qu'il aurait dû prévenir ses amis de cette volte-face inattendue. L'évêque d'Angers était logé aux Missions. Les renseignements donnés par les missionnaires avaient motivé son changement d'opinion.

Maints catholiques, tout en proclamant le talent du député, trouvaient inutiles ses savantes démonstrations. Elles étaient impuissantes à détourner de l'abîme une majorité qui s'y plongeait volontairement. Mgr Freppel a réfuté lui-même ces théories de découragés : « Ce n'est pas pour eux que j'ai parlé, disait-il à M. Delahaye, c'est pour le pays. Quand vous aurez un devoir à remplir à la tribune, mon cher ami, ne vous laissez jamais décourager par leur hostilité ou leur indifférence; le pays vous entendra. N'oubliez pas que c'est à lui, rien à lui, que nous devons nous adresser, que nous ne devons jamais nous lasser lui parler. »

Ce devoir, l'évêque d'Angers le remplissait intrépidement. Quelques jours avant sa mort, il défendait encore les Fabriques en péril. Ce fut un triste spectacle. L'athlète, visiblement, était exténué. Sa voix faible, entrecoupée, parvenait à peine au banc des sténographes. La majorité couvrait de clameurs indécentes cette dernière protestation de patriotisme clairvoyant. Sourire aux lèvres, le président Floquet jouissait de cet écœurant tableau. Pas un effort pour défendre la liberté de la tribune, pas un mot pour protéger un collègue qui allait mourir.

V. LA MORT — FUNÉRAILLES — ANECDOTES

La mort était proche. Le lendemain de l'ordination, quoiqu'il fût sans souffrances apparentes, il dut garder la chambre. Il reçut encore diverses personnes et assista aux repas. Le lundi soir, il expédiait quelques affaires administratives. La funèbre visiteuse le trouvait à son devoir, à tout son devoir.

Vers 10 heures, il se coucha. Aussitôt, il fut pris de suffocation. Son domestique accourut. On croyait à une indisposition passagère. Néanmoins, on manda en toute hâte les médecins et le P. Julien, Capucin du couvent d'Angers, confesseur de l'auguste malade.

Le docteur accourt. La scène est admirable. « Pour combien en ai-je encore ? » interroge Mgr Freppel, pouvant à peine parler. « Pour quelques heures seulement, Monseigneur. » Il regarda affectueusement celui qui venait de lui faire entendre la dure vérité et murmura avec une ineffable douceur : « Merci ! » Puis il se recueillit en Dieu, en Dieu, le Maître pour lequel il avait vaillamment combattu le bon combat.

Le P. Julien était arrivé. Monseigneur reçut l'absolution; Mgr Pessard, un des vicaires généraux, donna les derniers sacrements. Tout était prêt; la mort pouvait venir. Toute la nuit, le malade souffrit beaucoup de la suffocation; mais il demeura

calme, uni à Jésus sur la Croix, offrant ses douleurs en expiation et priant pour la France. Vers six heures du matin, l'abbé Pinier, son secrétaire intime, s'approcha du malade qui lui serra affectueusement la main et lui dit à deux reprises : « Adieu ! » L'agonie commençait. La cousine de l'évêque d'Angers, religieuse dans un couvent de la ville, vint le voir; il ne la reconnut pas. A une heure du soir, il mourait. C'était le 22 décembre 1891.

Les funérailles furent un triomphe. L'Anjou tout entier était là. La plupart des paroisses du diocèse avaient leurs représentants. Les fidèles électeurs de Brest étaient venus pleurer l'intrépide député qui, depuis onze ans, les avait conduits, sinon à la victoire, du moins à l'honneur. L'armée, les fonctionnaires, la députation législative et sénatoriale de Maine-et-Loire et du Finistère, les hautes notabilités de la presse, de l'aristocratie avaient tenu à rendre un dernier hommage au défenseur de toutes les grandes causes, au soldat de la justice et du bien. Le peuple était là, lui aussi, recueilli, en larmes, saluant avec émotion le cercueil qui conduisait enfin au repos ce rude travailleur, cet infatigable champion. C'était une belle oraison funèbre que la présence de ces groupes corporatifs ouvriers. Elle attestait l'active protection que leur avait toujours donnée l'illustre évêque, si désireux de voir partout revivre les confréries ouvrières d'autrefois et qui, chaque année, se plaisait à bénir et parfois à présider les fêtes de ces corporations restaurées.

Un incident souleva l'émotion. Avec la permission des autorités religieuses, M. de Maillé, député de Cholet, prit la parole au nom de la députation départementale. Les larmes étouffèrent sa voix; mais cette douleur est plus expressive que la plus belle des éloquences. L'immense multitude pleure avec l'orateur. Pas un cœur qui ne soit touché, pas une paupière qui ne devienne humide. Cette démonstration, mieux que tous les discours, était le suprême hommage. Les courageux et les dévoués, les prodiges pour le bien de leur fortune, de leur temps,

ont seuls de ces triomphes posthumes. La foule n'égare pas indéfiniment ses affections, elle revient à qui l'a aimée.

Cet attachement des diocésains à leur évêque venait de loin. Il datait du jour où le prélat, accouru de Rome à Angers, travaillait avec son peuple à la défense de la France envahie. Les liens formés par le malheur ont la dureté de l'airain. Vingt-deux ans d'épiscopat avaient encore fortifié la première impression. Le grand écrivain catholique, Louis Veuillot, au deuxième volume de sa *Correspondance*, en rend témoignage en termes exquis. En octobre 1872, après une course avec Mgr Freppel dans les principaux établissements religieux du diocèse, il écrit de Torfou à sa sœur : « Je vois des choses capables de me faire oublier mon cher chez toi. Dis à Eugène que je suis à Torfou, que j'ai visité hier Tiffauges; et dis-toi que je suis dans une communauté jeune, naïve, pauvre et magnifique, pavée en briques, bâtie en pierres, sans calorifère et presque sans piano. On aime l'évêque comme dans la primitive Église; et mon évêque, oui, cet ancien professeur de Sorbonne, a vraiment le langage, les pensées, l'accent d'un évêque de ce temps-là. Il n'y perd pas. Véritablement, je trouve bien des hommes et un fameux homme en cet homme-là. Il est la preuve que le bon Dieu fait bien les évêques qui veulent être bien faits. »

Autour du cercueil de l'évêque-député, il y eut un long et unanime concert de louanges et d'admiration respectueuses. M. Clemenceau écrivait dans *La Justice* : « La droite, en le perdant, a certainement perdu une de ses parures, une de ses forces. C'est aussi un deuil pour la tribune. » M. Goblet disait : « M. Freppel valait autant par ses vertus dont on parlait moins que par ses mérites, lesquels firent grand bruit dans le monde. Le chroniqueur, pour éloigné qu'il soit des opinions défendues par le vénérable prélat, a le devoir de saluer un prêtre qui fut un savant et un caractère. A la Chambre, les hommes sérieux marquaient à l'évêque Freppel la déférence due à son caractère et à ses talents. Il avait su s'im-

poser par sa belle humeur, par les saillies d'un esprit affiné, par sa courtoisie. On goûtait dans ses discours, d'où le ton sacerdotal était banni, la sévérité de la méthode, l'imprévu des aperçus, la vaillance de l'esprit et surtout la belle langue française qu'il parlait. »

M. Floquet voulut faire oublier la révoltante partialité dont il avait fait preuve. Son éloge funèbre n'eut rien de l'ordinaire banalité. Aux applaudissements de la Chambre entière, il rendit un suprême et délicat hommage « au collègue éminent qui laissera un grand vide parmi ceux qui l'entouraient de plus près, et qui manquera à la tribune française. »

Les notabilités catholiques et royalistes déplorèrent sa perte en termes éloquentes. La presse fut unanime dans ses regrets. Il y avait un fleuron de moins à la couronne de la patrie.

Mgr Freppel était estimé à la fois et aimé de ses collègues. Intraitable sur les principes, il était avec les personnes d'une cordialité parfaite. L'huissier qui avait coutume de lui porter chaque soir ses dossiers à son domicile était franc-maçon. Mgr Freppel le savait. Il ne l'en accueillait pas moins avec bienveillance, et même parfois le retenait à dîner.

Un journal du boulevard a conté comment, plus d'une fois, il charma par son esprit, sa bonne humeur, ses adversaires les plus ardents. Dans les couloirs, il les abordait, les gagnait par sa courtoisie, les intéressait par des anecdotes placées entre deux prises et une chope de bière. Il ne comptait pas un ennemi.

Radical à tous crins, M. Vernhes, député de l'Hérault, « le papa Vernhes », comme on disait à la Chambre, avait l'exubérance joyeuse des Méridionaux. Plein de malicieuse bonhomie, il lançait à tous une raillerie, un mot piquant. Une de ses manies était de tutoyer tout le monde.

Un jour, dans les couloirs du Palais-Bourbon, il rencontre l'évêque d'Angers. Trop poli pour ne pas lui adresser la parole; trop « pur » jacobin pour lui donner du

Monseigneur, il ne veut cependant pas lui dire : vous; c'est contraire à ses principes. Tout à coup sa figure s'épanouit, il a trouvé un moyen terme. Il s'approche la main tendue, le visage rayonnant d'un gros rire sonore : « Eh bien ! mon vieux seigneur, comment va ? »

Cette sympathie, Mgr Freppel l'avait conquise. Il avait dû lutter. Il avait dans les manières, dans la tenue, le sans-façon d'un homme qui accorde peu aux formes extérieures. Ses imperfections étaient exploitées par certaines gens mal élevés, trop heureux d'y accrocher leurs quolibets inconvenants. Mais dans ces allures un peu risquées, il y avait quelque chose de militaire qui tuait vite la plaisanterie. Et quand ses larges narines respiraient l'air enflammé des luttes parlementaires, quand l'évêque se jetait dans la bataille, on n'était plus tenté de rire en lui voyant porter sa calotte sur l'oreille, comme un képi de chasseurs à pied. L'abeille qu'il avait prise pour blason retrouvait son dard, et ce dard, parfois, mordait jusqu'au sang.

A la séance du 22 novembre 1883, Mgr Freppel parlait contre le divorce. Germain Casse, député des colonies, ne cessait de l'interrompre. L'orateur l'invite, sans succès, à lui accorder la liberté de la tribune. La patience était à bout; le trait partit : « Monsieur Germain Casse, permettez-moi de vous dire que, malgré tout, on a toujours besoin d'apprendre quelque chose, car, ayant été exclu autrefois de toutes les Facultés de droit de l'Université de France, vous devez nécessairement avoir des lacunes dans vos connaissances juridiques. » L'éclat de rire fut universel; Germain Casse n'interrompit plus.

A l'ironie mordante, il préférait la boutade. Il critiquait, un jour, les actes de la Chambre précédente : « Mais, vous en faisiez partie, objecta la gauche. — Oui, répond-il, à peu près comme Daniel faisait partie de la fosse aux lions. »

Qu'il est joli, ce début d'un discours sur la liberté des funérailles, dans la séance du 30 mars 1886 : « Encore la loi sur les fu-

nerailles ! Décidément, nous n'en sortirons a mais, à moins d'être enterrés nous-mêmes; on dirait qu'il est de la destinée de ce projet de loi de reparaitre par intervalles sous les yeux du Parlement, comme pour nous avertir de la fragilité de notre condition. »

» Du Luxembourg, où il met en émoi de graves sénateurs, au Palais-Bourbon où la valeur n'attend pas le nombre des années, il va et il vient, donnant à tous, et tout à tour, aux jeunes et aux vieux, de salutaires avertissements; je veux parler de la note funèbre qui en sort, car pour le reste, pour le fond comme pour la forme, tout est à rejeter. »

Les deux interpellations touchant l'expulsion des Bénédictins de Solesmes sont un modèle d'enjouement railleur. Le 27 mars 1882, il disait : « En voyant tout à l'heure l'honorable M. Goblet à la tribune, il me semblait voir dans sa personne Scipion l'Africain montant au Capitole et s'écriant pour toute réponse : « Joignez-vous à moi » pour rendre grâce à Dieu de ce que j'ai » sauvé la patrie ! »

» Eh bien ! oui, vous avez sauvé la patrie, je n'en disconviens pas. Pour vivre et pour grandir, le ministère avait besoin du baptême de la gloire. Désormais tous ses vœux sont accomplis; vous aurez eu, vous aussi, votre grande journée, la journée de Solesmes ! Vous avez remporté sur quarante moines une victoire insigne, et, cette victoire, vous pouvez l'inscrire désormais dans vos annales avec une légitime fierté, à côté du siège de Frigolet. Ce seront les fastes de la troisième République; personne ne songera jamais à vous les envier. »

Le 7 juin 1883, il reprenait : « Vendredi dernier, 1^{er} juin, une colonne expéditionnaire se formait dans le département de la Sarthe et sur les confins de l'Anjou. Elle se composait d'un commissaire de police, de quinze gendarmes et de six serruriers placés sous la conduite de M. le secrétaire général de la préfecture du Mans et de M. le sous-préfet de La Flèche. Un courrier du chemin de fer suivait le défilé officiel, chargé de clés, de ferrures et d'autres ustensiles de toutes sortes, devant servir à l'apposition

de 160 scellés en cire, doublés d'autant de scellés en fer. De plus, en prévision d'une résistance qui aurait pu faire traîner le siège en longueur, un cuisinier avait été attaché à l'expédition. Et si je mentionne ce détail, c'est uniquement pour vous montrer que rien n'avait été épargné de tout ce qui pouvait assurer le plein succès des opérations. »

» C'était pour la troisième fois qu'on procédait à l'expulsion des Bénédictins de Solesmes. Cette fois, ils étaient rentrés sous la protection du fiancé de La Flèche (1), et ils pouvaient se croire autorisés à jouir en paix des bénéfices de la levée de l'excommunication qui leur valait cette lune de miel, quand, tout à coup, le vendredi 1^{er} juin, — Arrive la lune rousse, interrompt M. Sigismond Lacroix, — comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, arrive la colonne expéditionnaire dont je décrivais la composition au commencement de ce discours : quinze gendarmes, six serruriers et M. le sous-préfet qui venait ainsi marquer sa place parmi les récidivistes. »

En 1885, il joua à la gauche radicale un bien bon tour. Une loi votée au Sénat et pendante devant la Chambre, interdisait le cumul du mandat législatif avec certaines fonctions, parmi lesquelles celles d'évêque, les évêques étant considérés comme des fonctionnaires. Si le projet venait en délibération, la Chambre le voterait, Mgr Freppel le savait bien. C'est cette délibération qu'il fallait empêcher. A lui seul, il fit toute l'obstruction. Il souleva des questions, discuta des amendements, parla sur tous les articles de la loi encore en question et qui était la loi sur l'état-major.

Le temps manqua pour aborder le projet sur les incompatibilités.

La Chambre fut dissoute, et l'évêque d'Angers put continuer d'être député de Brest.

On a comparé Mgr Freppel à Maury.

(1) Ce sous-préfet, M. Gaston Joliet, devait se marier. L'excommunication qui le frappait lui avait fermé les familles chrétiennes. Dom Couturier, abbé de Solesmes, lui avait fait espérer le retrait de l'anathème, s'il favorisait le retour des religieux.

L'orateur de la Constituante eût reconnu en lui un digne héritier, un frère d'armes. Même ardeur à défendre le trône et l'autel, même vigueur de parole et solidité d'argumentation, même esprit, tantôt de mordante répartie, tantôt de méprisant dédain. Au nom de l'histoire, au nom de la France et de quatorze siècles d'un passé glorieux, au nom de l'Alsace que les rois nous avaient donnée, Mgr Freppel protestait contre l'expulsion des princes d'Orléans.

Cette parole de patriotisme exaspérait les sectaires. « Chassons qui nous gêne » était leur devise.

Les interruptions harcelaient l'orateur. Impassible, il continuait son discours. Et, lorsqu'il eut fini sa démonstration, lorsqu'il eut montré le gouvernement de la République avili par une mesure qui chassait de France les descendants de ceux qui l'avaient faite, il jeta à la majorité cette parole de magnifique simplicité et qui dut faire rougir les proscripteurs :

« J'ai rempli, Messieurs, un devoir de reconnaissance. » Maury n'eût pas trouvé une plus fière réponse.

En vérité, devant cette vie dépensée tout entière au service des plus nobles et des plus saintes causes ; devant ces œuvres, fruit d'un zèle toujours agissant, malgré quelques lacunes, quelques erreurs même, on ne saurait qu'applaudir à M. de Mun, attribuant à son illustre ami le mot que chante l'Église à la glorification des pontifes : *Ecce sacerdos magnus* ; il fut un grand évêque.

VI. CONCLUSION

Nous emprunterons à M. de Falloux tout à la fois la conclusion et le résumé de cette trop courte biographie. Cet homme d'État, bon juge en appréciation de talent, avait eu avec l'évêque d'Angers de sérieuses difficultés. Il ne l'en estimait pas moins. Lors de l'inauguration, dans la cathédrale de Nantes, du monument élevé au général de La Moricière, Mgr Freppel prononça l'oraison funèbre. M. de Falloux, président de la Commission du monument, émettait sur l'évêque d'Angers le jugement suivant que rapporte M. Edmond Biré, le délicat et érudit critique : « J'ai connu depuis quarante ans, dans les Chambres, à l'Académie et dans le monde, les hommes les plus éminents de notre époque, les Guizot, les Villemain, les Berryer, les Thiers, les Cousin, les Broglie et vingt autres. Plus d'une fois je me suis amusé à imaginer une sorte de concours général où tous ces hommes, après une courte préparation, composeraient ensemble sur des sujets donnés et dans les genres les plus divers, philosophie, théologie, rhétorique, géographie, histoire, etc. Il est pour moi hors de doute que celui de tous ces illustres qui enlèverait le plus de prix et d'accessits, qui en aurait dans toutes les parties sans exception, et qui, dans plusieurs serait le premier, celui qui serait le principal lauréat de ce grand concours, ce serait Mgr Freppel. »

Montcoy.

L'ABBÉ TARTELIN.

